



Mariana Otero, « une intervenante à caméra » au Courtil

Entretien réalisé par Antoine De Baecque



Quelle était votre idée de départ, avant d'aboutir à votre film *A ciel ouvert* ?

Le territoire de ce que l'on nomme « la folie » m'a toujours intriguée, fascinée, voire effrayée, et en même temps j'ai toujours pensé confusément que l'on pouvait y comprendre quelque chose et, même plus, que la folie avait quelque chose à nous apprendre. Après *Entre nos mains* [NdR : dernier film de la réalisatrice], j'ai voulu me confronter à cette altérité contre laquelle la pensée rationnelle semble devoir buter.

Je me suis alors rendue dans de nombreux foyers et institutions pour « handicapés mentaux ». Au cours de ces longs repérages, j'ai découvert à la frontière franco-belge, un Institut Médico-Pédagogique pour enfants quasi unique en son genre en Europe, le Courtil.

L'idée inaugurale de cette institution est que les enfants en souffrance psychique ne sont pas des handicapés à qui *il manquerait quelque chose pour être comme les autres*. Au contraire, au Courtil, chaque enfant est avant tout considéré par les intervenants comme une énigme, un sujet qui possède une structure mentale singulière, c'est-à-dire une manière originale de se percevoir, de penser le monde et le rapport à l'autre. Les intervenants, en abandonnant tout a priori et tout savoir préétabli, essaient de comprendre la singularité de chaque enfant afin de l'aider à inventer sa propre solution, celle qui pourra lui permettre de trouver sa place dans le monde et d'y vivre apaisé.

J'ai donc rencontré là une manière extraordinaire de penser, de vivre avec la folie, et une institution humainement enthousiasmante car elle met au cœur de son travail le sujet, sa singularité, et parie sur l'invention pour trouver des solutions.

Y a-t-il eu une expérience décisive, qui vous a montré que le film était possible ?

J'ai centré le film sur une partie seulement du Courtil, mais en réalité, c'est un très grand établissement : 150 intervenants s'y côtoient, pour 250 enfants, adolescents ou jeunes adultes répartis en plusieurs groupes dans différents espaces. J'ai fait la première période de repérages avec Anne Paschetta qui m'avait présenté le Courtil et avec qui j'ai écrit le projet de film. Nous avons passé pas mal de temps entre juin et novembre 2011 à aller d'un groupe à l'autre, à rencontrer les enfants et les intervenants, à partager les repas, les ateliers, les différents moments de vie, et aussi, à assister aux réunions hebdomadaires de chaque groupe.

Au départ, si j'avais bien compris le principe de base de cette institution, et c'est ce principe qui m'avait séduite, le quotidien restait très déroutant. Je ne comprenais rien au comportement des enfants : avant d'assister soudain à une crise, ou à la manifestation évidente d'une souffrance, je ne saisissais pas où était la folie de certains d'entre eux. Le travail des adultes me semblait aussi obscur. Par exemple, je ne comprenais pas ce que faisaient les enfants à l'atelier musique. Je voyais bien qu'ils n'apprenaient pas à faire de la musique, que là n'était pas l'objectif, mais quel était-il ? Cette sensation de regarder et de ne pas arriver à voir, d'observer sans arriver à saisir les enjeux, ni ceux des enfants ni ceux des adultes était très perturbante.

C'est seulement en parlant avec les intervenants, en les écoutant s'interroger sur les enfants, au cas par cas, pendant les réunions hebdomadaires, que j'ai commencé à voir, ce qui jusque-là était resté à mes yeux opaque et mystérieux. J'ai perçu la logique propre, la structure et la cohérence du monde de chaque enfant. Les interventions au quotidien des adultes m'ont semblé à la fois moins étranges et moins banales. Ces premières semaines ont constitué une expérience extraordinaire, celle d'un lent dévoilement, comme la découverte d'un territoire inconnu, celui de la folie.

Alors, j'ai commencé à imaginer un film dont l'enjeu serait de faire vivre au spectateur cette incroyable expérience de dessillement du regard que je venais moi-même de vivre.

Comment avez-vous été reçue au Courtil ?



J'ai d'abord rencontré l'équipe de direction et la coordination du Courtil qui rassemble les responsables thérapeutiques des différents groupes. Je leur ai parlé de mes recherches, de mes repérages dans plusieurs foyers, mais je leur ai parlé surtout de ma manière de travailler comme cinéaste qui implique beaucoup de temps de repérages et de temps d'immersion. Je leur ai aussi montré mes précédents films. Ce sont tous ces éléments qui leur ont donné confiance et qui, du coup, je crois, les ont convaincus de me laisser faire les premiers repérages dans leur institution. Nous étions dans une relation de confiance. Au départ, par exemple,

avant de voir comment je travaillais, ils ne souhaitent pas que je filme les enfants. D'ailleurs, je n'étais pas sûre que cela soit nécessaire non plus. Mais plus je percevais ce qui se jouait au Courtil, plus je prenais conscience qu'il serait sans intérêt de faire le film sans les enfants : les allers et retours entre les réunions, les analyses et le quotidien allaient forcément structurer le film comme il avait structuré mon regard. Du côté de la direction du Courtil et des intervenants, une fois la confiance et le dialogue installés, ils ont considéré que ma présence de cinéaste au sein des groupes de vie et des

ateliers ne dérangerait pas, mais qu'au contraire elle allait pouvoir apporter quelque chose au travail, aux trouvailles et inventions des enfants. Je serais une intervenante parmi d'autres, « une intervenante à caméra » qui pouvait être prise à parti tantôt par les enfants et tantôt par les intervenants.

Au Courtil, ma présence était envisagée, et c'est assez exceptionnel et unique pour être souligné, comme un élément de la vie, du travail. Jamais dans mon parcours de cinéaste, ma place et, à travers moi, la place du regard n'avaient été interrogées comme elles allaient l'être ici.



Pourquoi avoir choisi plusieurs enfants et ne pas vous être centrée sur un ou deux ?

Bien sûr, j'aurais pu envisager de centrer le film autour d'un enfant. Mais en général je n'aime pas faire reposer mes films sur un seul personnage, car j'ai l'impression de faire peser alors sur lui un poids trop lourd. Je préfère mêler l'intimité et l'émotion de plusieurs personnages. De leur conjugaison peut alors se dégager une réflexion plus large.

Dans le cas de *A ciel ouvert*, raconter l'histoire d'un seul enfant n'aurait pas permis de mettre au centre du film une compréhension plus générale de la folie. La multiplication des personnages était indispensable pour faire vivre au spectateur l'expérience du regard et de la pensée qui est à l'origine du projet.

Comment avez-vous choisi les enfants et les intervenants du film ?

Une fois certaine de pouvoir faire le film, j'ai effectué, toute seule cette fois-ci, et toujours sans caméra, une deuxième immersion quasi quotidienne de février à mars, dans la perspective précise du tournage à venir.



Pour aller plus loin dans la compréhension des enfants et des interventions des adultes, il fallait que je choisisse un groupe particulier. Après avoir passé du temps dans les différents groupes, je me suis recentrée sur le groupe « Capi », celui dans lequel les enfants sont les plus jeunes, entre 4 et 16 ans. Ce groupe vit dans un ancien corps de ferme, là où le Courtil est né, il y a 30 ans. La responsable thérapeutique, Véronique Mariage, y travaille depuis sa fondation. Elle y a créé un atelier « semblant » et un atelier jardin qui sont assez exemplaires de ce que je voulais filmer. J'ai senti aussi qu'elle avait très

envie de transmettre une manière de travailler qu'elle avait développée et fait évoluer depuis toutes ces années avec son équipe. Et puis j'ai bien accroché avec les enfants et les intervenants de ce groupe : d'une manière générale, comme pour mes autres films, je filme ceux avec qui il y a rencontre. [...]

Comment avez vous imaginé le film ?

Je savais, au départ, très clairement ce que je voulais que le film raconte au final, mais comment y arriver restait, même une fois le projet écrit, difficile à déterminer. Car, dans un lieu comme le Courtil, où c'est le sujet et ses inventions qui sont au centre, les histoires de chaque enfant sont toujours différentes et il est impossible de prévoir les événements. De plus, l'importance des événements se saisit, s'évalue bien après qu'ils aient eu lieu, au regard de l'évolution de l'enfant c'est-à-dire dans « l'après coup ».

Au Courtil, on peut dire que les histoires s'écrivent à rebours. Ce qui est tout à fait déroutant... vertigineux même. Filmer en documentaire, c'est en général quelque chose qui se construit par le regard, bien avant le tournage : il s'agit de voir, d'avoir une vision et de prévoir. [...] Pour *A ciel ouvert* il en allait tout autrement. [...]

Certes j'avais aiguisé mon regard durant mes repérages, *je voyais* mieux que quand j'étais arrivée au Courtil. Mais ma capacité de prévision s'arrêtait là. J'avais une petite longueur d'avance sur les événements qui allait me permettre de les filmer à peu près justement, mais je n'avais pas de « visibilité » au-delà.

Comment s'est déroulé le tournage sur la durée ?

J'ai tourné beaucoup pendant trois mois dans une concentration absolue, la caméra accrochée à moi huit heures par jour, avec la sensation que chaque instant pouvait être précieux. De plus, pour arriver à filmer les scènes, il fallait que j'oublie mes repères habituels qui me permettent de jauger l'importance d'un événement et ce qui s'y joue. Au Courtil, ces repères n'étaient pas forcément justes et auraient pu me faire passer à côté de l'essentiel. Pour conserver cette acuité du regard, pour être juste dans le tournage de chaque scène, il fallait que je sois présente quotidiennement auprès des enfants et des intervenants. Je ne tournais pas tout mais je restais toujours avec eux, sur le qui-vive.

Au fur et à mesure du tournage, je percevais l'importance de certaines scènes que je complétais alors avec d'autres scènes, qui elles-mêmes prenaient une autre valeur la semaine suivante. En fait, ce fut un tournage complètement atypique passionnant et très différent de tout ce que j'avais pu vivre jusque-là.

Comment ont réagi les adultes et les enfants à la présence de la caméra ?

Les adultes ont intégré ma présence dans leur travail. Cela a été plus facile pour certains que pour d'autres. Et j'ai filmé plutôt ceux qui se sentaient à l'aise avec mon regard.

Pour les enfants, nous savions avant de commencer le tournage que la relation à la caméra allait être très particulière et directement liée à leur manière singulière de vivre leur relation à l'autre, au corps et au monde.



Parce que je savais que la relation à la caméra, c'est-à-dire au regard, pouvait être centrale, j'ai choisi, dans les scènes avec les enfants, de travailler seule, sans mon ingénieur du son. J'ai décidé de porter la caméra attachée au corps grâce à un système d'harnachement léger et souple, que je n'avais jamais utilisé auparavant, *l'Easyrig*. J'étais devenue un corps-caméra. Et même quand je ne filmais pas, je portais tout cet attirail.

Y a-t-il eu des différences dans leur relation à la caméra ?

Oui, dès le début du tournage, soit ni moi ni la caméra n'existions, soit les enfants s'adressaient à moi comme si je n'avais pas de caméra, soit ils ne s'intéressaient qu'à la caméra. D'une certaine manière, pour eux, il n'y avait pas de hors-champ. C'est pourquoi, à l'occasion, les interactions des enfants avec moi et avec la caméra ont pu être commentées dans les réunions et les supervisions au même titre que tout autre élément d'un atelier.

Dans tous les cas, il n'y avait chez ces enfants ni narcissisme, ni gêne, ni honte, ni timidité : leur image, le rendu de leur image leur importait peu. C'est leur rapport à l'autre ou au regard qui était directement en jeu, qui pouvait les agresser ou, au contraire, les apaiser.

Prenons l'exemple d'Evanne. Pour lui, au début du tournage, la caméra n'existait pas, et c'était comme si j'étais transparente. Puis, peu à peu, en même temps qu'il changeait, que « l'autre » commençait à prendre consistance pour lui, j'ai vu qu'il commençait à me voir, à voir la caméra. Aussi, la première fois qu'il a eu « un regard caméra » j'ai été très émue : il racontait un changement chez Evanne, il avait une valeur, bien différente de tous les autres regards caméra que j'avais pu filmer jusque là.

Pour Alysson, qui pendant les repérages n'avait quasiment pas fait attention à moi, ma présence silencieuse de camérawoman est devenue très importante. Les intervenants et moi avons eu l'impression que la caméra rassemblait le corps d'Alysson et lui permettait de le mettre en mouvement. Là aussi, il s'est passé quelque chose de très fort qui m'a fait penser au rapport que les acteurs peuvent entretenir avec la caméra : non pas dans le désir d'être vus, qui n'est sûrement pas fondamental, mais relativement à une fonction qui est plus essentielle : elle les rassemble.

La relation à la caméra était ici très forte, très « signifiante », c'est pourquoi tout à fait logiquement elle a pris une place dans le montage final du film.

Comment s'est passé le montage du film et comment s'est élaborée la construction ?

Au final, j'ai filmé 180 heures (pour *Entre nos mains*, j'en avais filmé 60 sur la même durée de tournage. [...]) Au bout de quatre mois de montage, nous avons quatre heures qui rassemblaient des scènes construites à partir des quatre personnages principaux : Jean-Hugues, Alysson, Evanne et puis Amina. [...]

L'écueil aurait été de devenir didactique : le film devait rester une expérience et non pas une leçon. Plus que de donner des explications, l'essentiel pour moi était de faire vivre au spectateur l'expérience de la compréhension, c'est-à-dire aussi l'émergence d'un regard. Le film ne pouvait faire l'économie du temps : le temps de l'interrogation d'abord, puis celui de la découverte et enfin celui de la compréhension.

Avec Nelly Quettier, la monteuse, nous ne voulions pas, par exemple, faire l'économie d'un début déroutant. C'est pourquoi, nous avons décidé de ne donner aucune explication sur le lieu ou sur les enfants, afin que le spectateur ait le sentiment de plonger dans un univers différent, non identifiable. [...]

Pourquoi n'avoir pas intégré les parents au film ?

C'est un choix de réalisation que j'ai fait dès les repérages. Au Courtil, les intervenants sont en contact régulier avec les parents et les rencontrent individuellement au moins une fois ou deux par trimestre. Par contre les parents ne rentrent pas dans les groupes ou les chambres sauf exception.

J'aurais donc pu filmer quelques réunions entre intervenants et parents. Mais alors la problématique des parents risquait de prendre le pas sur celle des enfants. Or je voulais que le film reste centré sur les enfants et leur manière de vivre le monde.

Mais, avant le tournage, j'ai assisté à des entretiens et j'ai rencontré les parents pour leur parler du film. Je leur ai aussi montré le film terminé. Parfois ils y ont découvert des aspects de leurs enfants qu'ils ne connaissaient pas.

Une dernière chose frappe dans le film, la présence de la nature...

La nature est toute proche, juste là derrière les bâtiments, le jardin, les champs, le canal, souvent balayés par le vent. Les enfants sont extrêmement sensibles à la nature, aux animaux, à la terre, au ciel. La question du vivant, de ces corps qui grouillent sous la terre, ou encore de ce qui s'y mange ou pas, mais aussi de ce ciel immense et sans limites que traversent parfois des avions « sans ailes », des nuages et des orages, tout cela préoccupe ou ravit les enfants. L'organisation de leur monde, l'appréhension parfois problématique de leur corps, passe par l'appréhension de la nature elle-même. C'est particulièrement flagrant pour Alysson, mais aussi pour Evanne. C'est pourquoi j'ai voulu intégrer les paysages, la terre et le ciel dans le film. Et puis, au début du tournage, pour me parler de ces enfants, un des intervenants a repris l'expression de Lacan en me disant qu'ils ont un « inconscient à ciel ouvert ».

Découvrir À CIEL OUVERT, le film de Mariana Otero

Samedi 14 septembre 2013 de 14:00 à minuit à Tournai, Belgique (30' de Lille)

Le Courtil, projet d'accueil et d'accompagnement pour enfants et jeunes accueillis en service résidentiel ou en accueil de jour, orienté par la psychanalyse et les enseignements de Sigmund Freud, Jacques Lacan et Jacques-Alain Miller. Le Courtil, fondé par le Dr Alexandre Stevens, fête ses 30 ans.

A cette occasion les familles, les professionnels et les amis du Courtil sont invités à une projection privée du film de Mariana Otero, A CIEL OUVERT, tourné au Courtil en 2012. Ce film sortira en salle officiellement le 8 janvier 2014.

Un débat avec la réalisatrice suivra le film, un cocktail clôturera l'événement.

Entrée 6 euros. Nombre de places limité. Infos et réservation : www.lecourtil.eventbrite.fr

Si vous souhaitez programmer le film dans votre région contactez la maison de diffusion :

Archipel 33, emeric@happinessdistribution.com 01 82 28 98 40

3^e PLAN AUTISME

Lettre ouverte à Madame Marisol Touraine du Pr Bernard Golse *

* Chef du service de Pédopsychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital Necker – Enfants Malades



Paris le 27 mai 2013

Madame la Ministre,

Je me permets de vous écrire car vous avez eu l'amabilité d'accuser réception de l'ouvrage que je vous ai fait parvenir, intitulé : « Mon combat pour les enfants autistes », paru aux Editions Odile JACOB au début de l'année 2013.

J'ai été auditionné le 16 mai 2013 par la Mission d'information sur la Santé Mentale créée en 2012 au sein de la Commission des Affaires Sociales de l'Assemblée Nationale sur l'avenir de la Psychiatrie et de la Pédopsychiatrie, et je voulais vous dire, comme je l'ai dit dans le cadre de cette audition, à quel point, avec une immense majorité de mes collègues pédopsychiatres, nous avons été scandalisés par le 3^{ème} plan autisme qui vient d'être publié sous la direction de Madame Marie-Arlette CARLOTTI, Ministre déléguée auprès de la Ministre des Affaires Sociales et de la Santé, chargée des personnes handicapées et de la lutte contre l'exclusion.

Je dirige le service de Pédopsychiatrie de l'Hôpital Necker-Enfants Malades et à ce titre, je suis responsable de l'un des six centres d'évaluation et de diagnostic de l'autisme et des troubles envahissants du développement, rattachés au C.R.A.I.F (Centre de Ressources Autisme Ile de France).

Nous espérons beaucoup du changement du gouvernement pour pouvoir revenir à une position raisonnable à propos de cette pathologie extrêmement douloureuse.

L'objectif principal de mon livre est précisément d'essayer d'apaiser les conflits et de plaider pour une prise en charge multidimensionnelle et intégrative des enfants autistes, du fait même de l'origine polyfactorielle de cette pathologie.

J'ai eu l'occasion d'en parler successivement avec Madame Aurore LAMBERT¹, avec le Pr Olivier LYON-CAËN², avec Madame Cécile COURREGES³, avec Monsieur Axel CAVALERI⁴, et enfin avec Madame Marie DERAÏN la défenseuse des enfants. J'ai trouvé une écoute très attentive chez chacun de ces interlocuteurs qui m'avaient tous assuré qu'il n'était plus question pour l'Etat de s'engager dans des polémiques et des clivages interprofessionnels qui ne sont finalement que le fruit de certains lobbyings politiques, commerciaux et journalistiques.

¹ Conseillère « Citoyenneté, Accès aux droits et Relation avec les associations » au cabinet de Madame Marie-Arlette CARLOTTI jusqu'au 18 avril 2013, avant de rejoindre le cabinet de Madame Marisol TOURAÏNE

² Conseiller spécial pour la Santé auprès de la Présidence de la République.

³ Conseillère technique chargée de la Santé/autonomie au cabinet du Premier Ministre.

⁴ Directeur de cabinet de Madame Marie-Arlette CARLOTTI

Nous avons donc beaucoup d'espoir.

Or la lecture de ce 3^{ème} plan nous montre qu'il est en quelque sorte plus dangereux encore que les précédents.

Ceci représente vraiment pour nous une très grave déception, mais les enjeux vont, me semble-t-il, bien au-delà de l'autisme, et c'est ce que j'aimerais vous faire percevoir par ce courrier.

Il y a d'abord la liberté de choix des parents qui n'est plus respectée.

Quelle autre discipline médicale accepterait de voir l'Etat lui dicter ses contenus d'action ?

Pensez-vous vraiment que les cardiologues accepteraient que l'on vienne choisir à leur place le médicament de l'infarctus du myocarde ?

Quand les C.R.A. (Centre de Ressources Autisme) ont été créés par Madame la Ministre Simone VEIL, leurs missions avaient été très sagement définies.

Il s'agissait de veiller à ce que chaque région du pays dispose d'équipements suffisants pour les enfants autistes, sur les trois registres du soin de l'éducatif et du rééducatif.

Il s'agissait donc, et c'est me semble-t-il la mission principale de l'Etat dans le champ de la médecine, de veiller à la bonne adéquation des contenants d'action, mais sans s'immiscer dans la question des contenus d'action qui ne peut être qu'une affaire de spécialistes.

Aujourd'hui, nous allons vers une impasse, car plus l'Etat se mêle de dicter aux professionnels leurs contenus d'action, plus la liberté de choix des parents se trouve rabetée.

Même les recommandations de la H.A.S. (Haute Autorité de Santé) qui ont suscité tant de réactions passionnelles à propos de la prise en charge des enfants autistes, insistent sur une prise en charge intégrée.

Le 3^{ème} plan fait l'apologie du tout éducatif et ceci est parfaitement inadmissible.

Nous aboutissons ainsi à un paradoxe car, alors que les parents d'enfants autistes plaident activement, et à juste titre, pour que leur enfant soit considéré comme un citoyen à part entière ayant notamment le droit d'être scolarisé, ce 3^{ème} plan va pourtant aboutir à en faire un citoyen amputé de sa liberté d'accès à différents outils thérapeutiques disponibles pour tout le reste de la population (je pense évidemment ici, en particulier, aux soins psychothérapeutiques).

Mais à nouveau, j'insiste sur la liberté de choix des parents.

De quel droit leur interdire la possibilité de choisir pour leur enfant, une aide multidimensionnelle incluant une dimension psychothérapeutique ?

Par ailleurs, nous sommes nombreux à craindre la mort programmée en quelque sorte de la pédopsychiatrie.

Celle-ci se fonde en effet sur le vif de la rencontre clinique, et chaque rencontre doit pouvoir déboucher sur des décisions thérapeutiques adaptées et spécifiques de chaque situation.

Quand l'Etat nous aura dicté nos conduites à tenir en matière d'autisme, il continuera probablement à vouloir le faire en matière d'hyperactivité, de troubles obsessionnels-compulsifs... et cela sera sans fin !

Que restera t-il de la créativité médicale ?

Que nous restera t-il à enseigner à nos étudiants !

Courrier

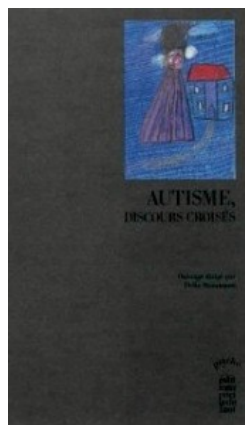
Madame Gisèle Perez, 1^{ère} Vice-présidente chargée de la solidarité avec les personnes âgées et les personnes handicapées, Présidente de la Maison départementale des personnes handicapées de l'Isère (MDPHI) a adressé les propos suivants à Délia Steinmann suite à sa lecture du livre *Autisme. Discours croisés* * :

« N'étant ni psychiatre ni psychanalyste mais, de par ma responsabilité au Conseil Général, plongée dans les controverses suscitées par les origines de l'autisme et donc les solutions à apporter, j'ai été très intéressée par cet ouvrage. Il est venu conforter ma position, à savoir : n'ayant aucune certitude sur la (les) cause(s) des différentes formes d'autisme, il ne doit y avoir, pour moi, aucune exclusive pour une méthode ou une autre. Chaque méthode voire une combinaison de méthodes peut convenir à un enfant mais pas à un autre. Nous devons offrir le panel diversifié de solutions et les parents choisissent ce qu'ils croient bon pour leur enfant après avoir été éclairés.

Je ne suis pas d'accord avec la posture prise par la Ministre pour le 3e plan Autisme. Elle clive et exacerbe les extrémismes. Je m'interroge beaucoup sur certaines méthodes qui pour moi sont une véritable "contrainte" qui rassure peut-être les parents mais une question s'impose : où sont les temps de respiration des enfants ?

En 2005 face au besoin de créer de nouveaux foyers pour accueillir les adultes qui subissent des handicaps associés à l'autisme, le Conseil Général a élaboré et adopté un véritable "Référentiel de bonnes pratiques" pour une aide à la décision. Ce référentiel allie les dimensions : thérapie, comportementalisme, éducation. Nous l'avons réfléchi en concertation avec les associations et le CADIPA ... »

Donnant son autorisation pour publier sa position, Madame Perez a ajouté qu'elle « partage les arguments de la lettre ouverte de La Main à l'oreille » (à retrouver [ici](#))



* *Autisme, Discours croisés - Ouvrage dirigé par Delia Steinmann, Paris, Ed. Cécile Defaut, coll. Psychée, mai 2013*

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

▪ traductions **chantal bonneau** (espagnol) **maria do carmo dias batista** (lacan quotidien au brésil)

▪ designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lyses et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •

